

ce travail d'une préface fort élogieuse. En France, la publication de *l'Essai* continua là-dessus sans encombre.

Après avoir rejeté tout autre critérium de certitude que le consentement universel, La Mennais cherchait à démontrer que l'enseignement catholique était le seul infallible et le seul divin, étant le seul universellement accepté. Pour établir la mineure de cet argument, il apportait ou prétendait apporter dans les deux derniers volumes les preuves de la tradition du genre humain et de sa foi constante aux principaux dogmes du christianisme. De son point de vue, l'idolâtrie ancienne apparaissait comme une sorte de protestantisme par anticipation. Conception puissante, en vérité, d'un synthétisme vigoureux et qui devait séduire par sa simplicité et par sa grandeur.

Une année après la publication complète de *l'Essai sur l'indifférence*, La Mennais donnait une œuvre moins discutée, je veux dire sa traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Cette version, remarquable par la fidélité et l'élégance, empruntait un mérite particulier aux *Réflexions* dont l'auteur accompagnait chaque chapitre, comme pour en rappeler la substance et en fixer les principaux préceptes ou les plus importants conseils. M. de Sacy y voit « le chef-d'œuvre de l'écrivain, non moins que le chef-d'œuvre du prêtre ». En tout cas, « c'est, comme l'a dit Mgr de Salinis, une œuvre à part qui honore l'âme autant que le génie de l'illustre écrivain. »

Cette même année, La Mennais fut pris du désir de voir Rome et Léon XII. Malgré sa mauvaise santé, il se mit en voyage, et, après une courte apparition en Suisse, arriva dans la Ville Eternelle vers la canicule. La cour romaine le reçut avec égards. Il eut un appartement au Vatican. Mais, surtout, il dut être flatté de l'accueil que lui ménagea le Souverain Pontife. Si Léon XII ne le nomma pas cardinal *in pectus*, comme quelques-uns ont cru pouvoir l'affirmer, du moins il ne parla pas de « son front d'hérésiarque, » de « sa face de damné, » comme quelques autres l'ont prétendu. Au contraire, tout en le tenant, disait-il, pour « un de ces amants de perfection qui, si on les laissait faire, bouleverseraient le monde », Léon XII témoigna ouvertement à son hôte ses affectueuses sympathies.

IV. L'école de la Chenaie

La Mennais était de retour à la Chenaie au commencement de 1825. Il amenait avec lui dans sa solitude l'abbé Philippe Gerbet, l'un des fondateurs du *Mémorial catholique*. Son ambition, à cette époque, était uniquement de chercher un peu de repos, de se faire, dans la paix de la terre natale, « un genre de vie douce, tranquille, obscure, partagée entre un peu d'étude, de réflexion solitaire, et la conversation de vrais amis ». Les vrais amis, la Providence les multiplia sans compter autour de cette âme malade. Ils peuplèrent la ruche de la Chenaie comme des abeilles laborieuses. Lacordaire, de Salinis, Gerbet, Blanc, Rohrbacher, Gaume, Combalot, de Ceux, Cazalès, de Montalbert, Jules Morel, Boré, La Morvonnais, La Provostaye, d'Ortigue, Eloi Jourdain, Sainte-Beuve et Maurice de Guérin, voilà les noms des principaux. Plusieurs d'entre eux sont assez célèbres pour que la postérité se donne la peine de les retenir.

Certes, ce fut un beau spectacle que celui de ces « chevaliers du cygne, » comme les appelle de Pontmartin, groupés autour d'un prêtre de quarante-quatre ans pour une croisade de plume sans précédents. Leurs illusions étaient grandes, mais, du moins, étaient-ce des illusions généreuses.